

Le dernier mot

Le tremblement de sa main l'empêchait de serrer fermement le manche glissant du gros couteau de cuisine. Il avait affiné et répété son plan minutieusement dans sa tête pendant des jours, et pourtant, tout allait de travers. Pour commencer, sa femme, contrairement à son habitude, ne s'était pas endormie devant le film mielleux du dimanche soir, et il était plus d'une heure du matin lorsqu'il avait enfin réussi à s'éclipser discrètement. Ensuite, il avait prévu de passer incognito par le jardinet pour arriver devant chez les voisins dissimulé par l'ombre du grand cèdre. Sauf que le bouledogue, de l'autre côté de la rue, l'avait repéré dès qu'il avait passé la clôture. Ses aboiements féroces avaient probablement réveillé la moitié du quartier. Il s'était donc résolu à patienter quelques minutes, le temps que les choses se calment un peu. C'est alors qu'une pluie fine et glaciale s'était mise à tomber. Rapidement il s'était retrouvé tout trempé et tremblotant. Quand les lumières de la chambre à l'étage s'étaient enfin éteintes, il avait approché doucement du gros Duster mauve garé dans l'allée. Mais sa chaussure droite s'était enfoncée dans une grosse merde de chien dans un « scrouitch » sonore. Et maintenant il était là, indécis, hésitant, l'arme du crime reposant benoîtement entre ses doigts, l'odeur de crotte lui prenant les narines, à genoux devant le pneu avant droit. Il ferma les yeux, serra le manche en plastique, leva les deux mains et plongeait sa lame dans le pneumatique sombre. La pointe rebondit contre le caoutchouc et vint lui chatouiller la cuisse, traçant une longue estafilade au travers de son jean. Il laissa échapper un juron et, luttant contre l'envie furieuse d'abandonner, il refit un essai. Cette fois, il posa la pointe contre le flanc et pesa de tout son poids dessus. Un léger son de déchirure retentit dans le silence, puis le bruit de l'air qui s'échappe de sa prison. Il ressentit une vague d'adrénaline remonter le long de sa colonne vertébrale et dessiner un sourire de triomphe sur ses lèvres. Avec hâte, il jeta un coup d'œil autour de lui et, comme tout semblait calme, il passa au train arrière.

La guerre avait été déclarée cinq ans auparavant, lorsque Michel et sa femme Martine avaient décidé que les nouveaux voisins devaient couper leur haie pour qu'eux-mêmes puissent mieux voir l'église du village depuis la terrasse. Une magnifique église du 12^e siècle d'un charme désuet, plantée sur une petite colline arrondie qui surplombait la commune. Michel et son épouse avaient donc invité Gilles et Gisèle à prendre l'apéro pour faire leur demande avec tact – Michel, qui avait été entre autres commercial chez Toupargel, avait une expérience certaine en la matière.

Mais les choses avaient mal tourné. Gisèle leur avait ri au nez en disant que la haie était très bien là où elle était et qu'elle y resterait, et Gilles avait conseillé à Michel de faire une promenade digestive jusqu'à l'église chaque jour après le déjeuner pour l'admirer de plus près tout en se maintenant en forme.

Depuis, une haine solide s'était peu à peu installée entre les deux couples qui, derrière une politesse toute hypocrite, s'affrontaient par tous les moyens possibles et imaginables. Michel avait commencé par arroser consciencieusement l'objet de la discorde avec du white spirit et les beaux thuyas quinquagénaires avaient rapidement et mystérieusement dépéri. Gilles avait

répondu en dressant un brise-vue qui s'apparentait plus à la muraille de Chine, véritable mur d'enceinte en chêne qu'il avait peint d'un affreux bleu clair du côté de ses voisins mesquins, préférant garder la jolie teinte naturelle du bois pour ses propres yeux et ceux de sa femme.

A peine quelques semaines plus tard, Gilles avait offert une trompette à son fils, l'obligeant à pratiquer tous les midis pendant une heure, la fenêtre grande ouverte, alors que lui et sa femme étaient au travail, bien loin de la cacophonie bruyante de l'enfant sans talent. Michel, qui n'était pas homme à se laisser marcher sur les pieds, décida aussitôt d'adopter un coq et ses trois poules ainsi que deux oies qui poussaient des cris horribles à longueur de journée. Tout le cheptel mourut d'un coup, sans explication, le soir du réveillon de Noël, alors que la famille était absente.

Martine proposa alors de « foutre le feu à cette maison de cons » mais Michel modéra les ardeurs criminelles de sa femme. Pour tout dire, il fut même un peu soulagé de la disparition de la basse-cour qui commençait sérieusement à lui taper sur les nerfs, malgré la satisfaction de savoir Gilles et Gisèle enrager chez eux. En lieu et place de la pyromanie, il proposa à sa femme de déverser un échantillon du contenu de leur fosse septique sur le gazon vert et tendre parfaitement entretenu qui faisait la fierté de ses voisins.

La situation s'envenima. Gilles se mit à tondre en pleine nuit, redoublant d'ardeur lorsque Michel sortit de l'hôpital affaibli et en quête de repos après avoir subi une opération des varices. Michel fit livrer pour trois-cent dix euros de plats chinois chez Gilles un samedi soir : ce dernier eut beau expliquer au livreur qu'il ne comprenait pas, qu'il n'avait pas commandé et que donc, il ne payerait pas, il se retrouva avec un carton de nouilles au soja dégoulinantes sur la tête, pour le plus grand bonheur de Michel qui l'observait derrière ses rideaux.

Semaine après semaine, mois après mois, année après année, les crasses s'accumulèrent et la tension monta. Pourtant chacun des protagonistes maintenait l'illusion d'une entente polie et cordiale, bien que distante. Les hommes se saluaient de loin, chaque dimanche matin, un sourire sardonique sur les lèvres, et les femmes commérait mollement lorsqu'elles se croisaient à la boulangerie ou au marché. Pourtant personne n'était dupe et, dans le petit quartier qui regroupait une dizaine d'habitations, les deux familles faisaient fuir les autres voisins qui restaient rarement plus d'une année. Les gendarmes intervinrent plusieurs fois chez les uns ou chez les autres, sans parvenir à contrôler la situation, et la mairie fit pression pour calmer les esprits, mais sans plus de résultat.

Michel, peu à peu et sans s'en rendre compte, sombra dans une sorte de dépression. Jeune retraité, il était complètement obnubilé par le conflit avec Gilles, ne pensait qu'à ça, ne parlait que de ça, se creusant la tête avec Martine pour répondre de façon toujours plus disproportionnée aux attaques vicieuses de son rival. Il cessa de sortir ou d'inviter des amis, préférant rester cloîtré à échafauder des plans incongrus pour nuire à Gilles et Gisèle sans se rendre compte qu'il était lui-même une victime collatérale de sa propre fixation.

Même Martine, d'abord peut-être encore plus remontée que lui, finit par se lasser. Elle proposa de laisser tomber et de déménager, mais lui ne voulut rien savoir. Ils étaient dans la maison depuis plus de trente ans, y avaient vécu de grandes joies et quelques drames, élevé leurs deux enfants... Martine finit tout bonnement par menacer de quitter Michel, et il dut promettre

d'arrêter le petit jeu malsain. Mais il ne supportait plus de *voir* Gilles, d'*entendre* Gilles, ne serait-ce que de *sentir la présence* de Gilles à quelques mètres de lui. Progressivement, ses nerfs lâchaient. Ce fichu Gilles, lui, semblait bien plus serein.

Les deux hommes continuèrent leur conflit en cachette, tandis que l'état de Michel continuait de se dégrader peu à peu. Lui qui n'avait jamais bu autre chose qu'un pastis de temps en temps se mit à acheter du bourbon bon marché, se servant un petit verre toutes les heures (et cela débutait le matin, vers dix heures). Lorsque les enfants venaient à la maison, ils étaient surpris de trouver leurs parents dans le noir : Michel ne voulait plus ouvrir les volets de peur d'apercevoir ses voisins. Gilles le poursuivait même la nuit, dans d'affreux cauchemars où il était question d'investissement dans une moto cross, une éolienne ou toute autre extravagance bruyante et redoutée.

Michel perdit pied. Il passa des journées et des nuits entières à avoir peur de commettre l'irréparable, de devenir fou et de ne plus se contrôler. Il se voyait entrer chez ses voisins armé de son taille-haie thermique et frapper Gilles jusqu'à ce que l'éternel sourire de ce dernier se fige à jamais dans un bain de sang. L'idée de torturer Gisèle en lui sectionnant les orteils à la cisaille sous les yeux de son ennemi lui traversa l'esprit et s'y implanta, le hantant pendant une bonne semaine.

Le stade suivant fut celui des idées noires envers lui-même, allant de paire avec une insomnie chronique. Michel surfa de plus en plus souvent sur des forums de dépressifs à tendances suicidaires. Dans un volet de navigation privée, il tapa « mettre fin à ses jours ». Il avait l'embarras du choix et hésitait entre un auto-empoisonnement au cyanure ou une balle dans la tête. Cependant, il ne possédait pas d'arme à feu et n'avait aucune idée de comment s'en procurer. Et puis le cyanure n'était pas évident à trouver. Il pensa un temps à le commander sur internet mais n'osa jamais passer à l'acte. Il envisagea alors la mort aux rats, en acheta tout un stock, toutefois cela le dégoutait et il ne put s'y résoudre.

Michel était une épave hirsute au teint crayeux et aux yeux exorbités, ne s'exprimant plus que par gestes et onomatopées. La mécanique de son cerveau était grippée, il fonctionnait au ralenti et souhaitait que tout s'arrête pour toujours. Mais il procrastinait même pour son suicide. En désespoir de cause, il devint de plus en plus violent. Crever les pneus une fois par semaine lui apporta une certaine satisfaction au début, mais bien vite il lui en fallut davantage. Un beau soir, il sectionna les câbles de frein du vélo de Gisèle qui s'emplafonna dans la vitrine du coiffeur au bas de la pente et passa trois jours à l'hôpital avant de rentrer chez elle, le corps presque entièrement plâtré.

Quelques jours après, alors que Martine était à son cours de pilâtes, on sonna à la porte. D'abord, Michel ignora le son strident de la sonnette, occupé qu'il était à se renseigner sur la meilleure façon de s'intoxiquer au monoxyde de carbone. Mais le visiteur importun insista tant et si bien qu'il finit par se trainer jusqu'à la porte. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il découvrit Gilles, en short et marcel, planté résolument sur le seuil. Celui-ci lui dit qu'il venait pour faire la paix, qu'il ferait tout ce qu'il faudrait mais que cette querelle puérile devait cesser pour le bien de tous. Michel, abasourdi et incapable d'articuler un mot au début, finit par le faire entrer et lui proposa de boire un verre. Laissant son invité surprise patienter au salon, il passa à la

cuisine pour préparer deux pastis bien tassés. Puis il attrapa une planche en bois, un saucisson au beaufort et un opinel finement aiguisé. Il rejoignit Gilles dans le salon et lui demanda de couper le saucisson pendant qu'il allait chercher des glaçons. Ce dernier s'exécuta docilement, tout étonné de trouver son rival si bien disposé à son égard.

Les deux hommes discutèrent du meilleur moyen d'enterrer la hache de guerre. Michel, du coin de l'œil, surveillait l'heure sur la pendule du dix-neuvième qui trônait entre la télé et le buffet. Martine était réglée comme une horloge, il le savait. A sept heures moins cinq, il attrapa un mouchoir et saisit l'opinel sans le toucher. Cette fois sa main ne trembla pas. Sans hésiter il se trancha la gorge d'un coup sec et précis et s'effondra sur le sol en gigotant. Le couteau tomba hors de ses doigts et il enfonça maladroitement le mouchoir dans sa poche en se contorsionnant. Gilles resta interloqué quelques secondes puis se rua sur son voisin pour lui venir en aide. A cet instant précis la porte s'ouvrit brusquement et, lorsque Martine apparut dans le salon, elle trouva son mari allongé et ensanglanté en train de se débattre, Gilles penché au-dessus de lui. Michel puisa dans ses ultimes forces pour lever son bras et pointer un index accusateur sur le voisin détesté. D'une voix aphone, il articula péniblement : « c'est lui », et rendit son dernier souffle.